

Xavier Baron

LE LIBAN

Une exception menacée

en 100 questions



Tallandier

LE LIBAN
en 100 questions

DU MÊME AUTEUR

1975-1990. Regards sur le Liban, les soldats français dans la guerre, Paris, Gallimard/Ministère des Armées, 2019.

Histoire du Liban. Des origines à nos jours, Paris, Tallandier, 2017 ; « Texto », 2019.

Le Monde en direct. De Charles-Louis Havas à l'AFP. Deux siècles d'histoire, Paris, La Découverte, 2014.

Aux origines du drame syrien (1918-2013), Paris, Tallandier, 2013 ; réédition sous le titre *Histoire de la Syrie. 1918 à nos jours*, « Texto », 2019.

Les Conflits du Proche-Orient, Paris, Perrin, « Tempus », 2011.

Atlas géostratégique du Proche et du Moyen-Orient, avec Pierre Vallaud, Paris, Perrin, 2010.

Israël 1948, Paris, Hoëbeke, 2008.

Les Palestiniens. Genèse d'une nation, Paris, Seuil, 2003.

Xavier Baron

LE LIBAN
en 100 questions

Une exception menacée

TALLANDIER

Collection « en 100 questions »
créée par François-Guillaume Lorrain

Cartes : © Légendes cartographie / Éditions Tallandier, 2020

© Éditions Tallandier, 2020
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-3696-3

Introduction

L'État libanais naît voici cent ans en Méditerranée orientale, par la réunion de territoires dont chacun a déjà sa longue histoire. Le nouveau pays, s'étendant sur 10 452 km², présente alors une particularité, forgée principalement par la géographie physique, qui le distingue de son environnement régional : une haute montagne, cœur du pays, entourée par une plaine littorale et une fertile vallée. Les conquérants successifs ont toujours été intéressés par le contrôle du littoral et de ses ports – Saïda, Tripoli, Beyrouth –, n'osant se risquer dans la zone montagneuse. Pendant la domination ottomane (1516-1918), le sultan confie à des dirigeants locaux la gestion de la Montagne, dès l'instant où son autorité est reconnue et où les impôts rentrent dans les caisses. Cela lui évite d'avoir à se lancer dans une conquête incertaine de hautes vallées propices aux embuscades meurtrières.

À partir du VII^e siècle, diverses populations s'installent dans la Montagne et c'est au XI^e que l'on trouve les répartitions démographiques qui ne changeront plus : la Montagne aux Druzes, aux maronites et partiellement aux chiites ; le

littoral aux sunnites et aux grecs-orthodoxes. Deux sociétés distinctes se sont ainsi formées : les montagnards et les citadins. Elles ont vécu des histoires distinctes au cours des siècles et ont évolué à des rythmes différents. Elles ne seront réunies qu'à la naissance du Liban moderne, en 1920.

À cette première caractéristique vient s'ajouter la structuration de la population, d'une part autour des responsables féodaux locaux, agissant sur les instructions de Constantinople, qui donneront naissance aux grandes familles toujours présentes au Liban, et d'autre part autour des hiérarchies religieuses qui impriment à chaque communauté une vision du monde particulière. Les sunnites se tournent vers le sultan, qui est aussi le calife. Les chiites regardent vers les villes saintes d'Iran et d'Irak, tandis que les grecs-orthodoxes se rapprochent de la Russie. Quant aux maronites, liés à Rome, ils se tournent vers l'Europe, l'Italie et surtout la France qui leur apporte sa protection, l'éducation généralisée avec les missionnaires, et le soutien économique, ce qui créera jalousies et drames.

Ce sont donc des populations aux aspirations plurielles et parfois rivales, héritières d'histoires distinctes, qui sont appelées à former un État unifié au début du xx^e siècle. Celui-ci héritera du communautarisme progressivement implanté depuis la fin du xix^e et qui ne cessera d'imprégner la vie politique et sociale. Ce communautarisme, destiné à l'origine à permettre à toutes les communautés de s'associer pacifiquement à la gestion du pays, a été par la suite dévoyé de son sens premier et mis à profit par les partis politiques pour leurs intérêts personnels.

Une autre caractéristique libanaise est l'émigration qui a commencé au XIX^e siècle, mais qui a pris une ampleur telle que le pays se vide de son capital humain le mieux formé et le plus dynamique. C'est un véritable fléau qui, dans le contexte actuel, s'explique par la désillusion d'une jeunesse, pourtant prometteuse, qui ne trouve plus dans la société l'opportunité d'exercer ses compétences et ses aspirations, et désespère face à la déliquescence et la corruption de la classe politique plus préoccupée par ses intérêts propres que par ceux du pays.

Enfin, le Liban évolue dans un environnement régional conflictuel sur lequel il n'a pas les capacités de s'imposer comme un acteur majeur. Il a ainsi supporté sur son sol conflit après conflit, et n'a pas su éviter de tomber lui-même dans une guerre civile dont il continue à payer le prix élevé. Aujourd'hui, c'est la discorde entre sunnites et chiïtes qui pèse sur la vie du pays, avec la présence d'un mouvement pro-iranien, le Hezbollah, qui s'impose dans la vie politique et militaire.

Expliquer la complexité libanaise contemporaine invite donc à décrire les différentes périodes qui ont contribué à la formation du pays, les conditions dans lesquelles s'est édifiée la République libanaise avant et après l'indépendance et la façon dont ont été appréhendés, ou ignorés, les défis qui se sont posés au pays, notamment la guerre civile de 1975-1990.

Pendant des décennies, les problèmes économiques, sociaux et financiers les plus pressants ont été reportés au lendemain ; aussi, le Liban traverse aujourd'hui une crise profonde, née de l'imprévoyance politique et de la fausse impression de facilité issue des années d'abondance

(1950-1960), lorsque rien n'arrêtait la société libérale voulue par le pays. Les ressources de l'État paraissent épuisées, à tel point que le Premier ministre, Hassan Diab, a déclaré en mars 2020 : « L'État n'est plus en mesure de protéger les Libanais et de leur assurer une vie décente. » Illustration de ces inquiétudes, le Liban s'est déclaré, cette même année, pour la première fois de son histoire, en défaut de paiement : les Libanais ne peuvent plus retirer librement leur argent des banques, la livre libanaise décroche et le coût de la vie devient insupportable. La pandémie du coronavirus est venue encore compliquer les difficultés quotidiennes des habitants et aggraver le chômage.

Le Liban ne pourra pas se rétablir seul dans la situation où il se trouve, alors que la population est épuisée par la baisse de son pouvoir d'achat. Cependant, l'aide internationale est conditionnée par des réformes en profondeur que la classe politique n'a pas prises au sérieux. Les partis se montrent même divisés quant aux remèdes à administrer, entre les défenseurs du libéralisme, de l'ouverture sur le monde et des libertés publiques, et ceux qui veulent remettre en cause le modèle libanais.

Parmi les causes de cette crise, certaines ne sont pas le fait du Liban : l'arrivée de plus d'un million de réfugiés syriens a déstabilisé le pays qui n'est pas en mesure de faire face à un tel afflux ; la rivalité saoudo-iranienne pèse sur les relations entre les communautés, et les rapports conflictuels entre Israël et l'Iran font peser en permanence le risque d'un nouveau conflit sur le sol libanais ; l'absence de règlement de la question palestinienne perpétue le problème de la présence des réfugiés de Palestine. Ces exemples montrent combien le Liban est tributaire de son

INTRODUCTION

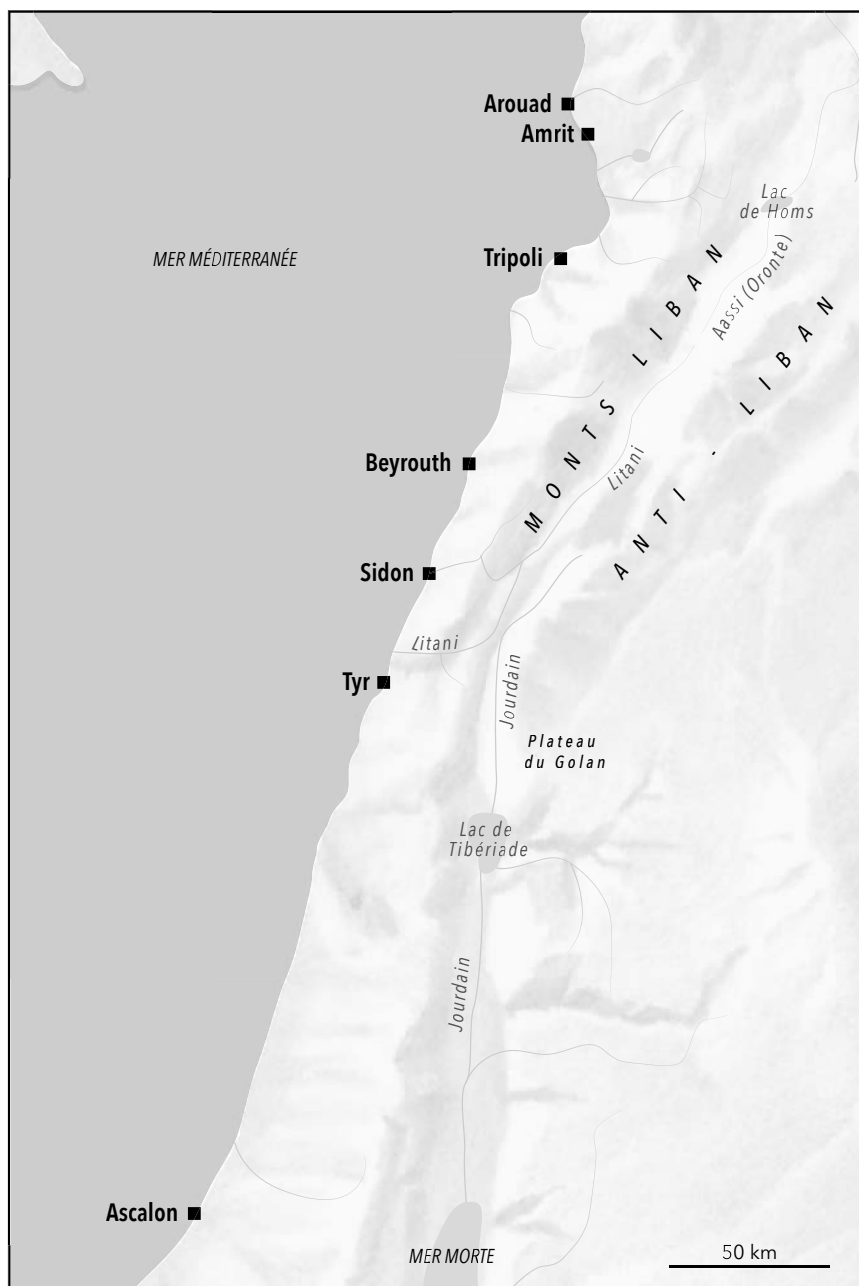
environnement régional et doit affronter des difficultés face auxquelles il est démuni.

Ses atouts sont pourtant considérables avec sa population hautement qualifiée et entreprenante, ses ressources touristiques, environnementales, agricoles, et son art de vivre apprécié. Le pays a su résister aux épreuves et demeure un modèle de coexistence communautaire dans une région en proie aux radicalismes.

Comment s'étonner qu'une partie de la population soit descendue dans la rue en 2019, pour réaffirmer, comme au cours des décennies précédentes, que le pouvoir doit être au service de la population et non pas au service de ses propres intérêts ?

HISTOIRE

La Phénicie



Où était la Phénicie ?

L'une des plus célèbres civilisations de l'Antiquité, quoiqu'encore mal connue, la Phénicie, est née et a prospéré sur le littoral libanais pendant près de neuf siècles, d'environ 1200 à 332 av. J.-C., c'est-à-dire entre les invasions des peuples de la Mer et la prise de Tyr par Alexandre le Grand. L'appellation « Phénicie » viendrait du grec, *Phoiniké*, terme par lequel les Hellènes désignaient cette population avec laquelle ils avaient des relations commerciales suivies.

L'origine des Phéniciens, peuple sémite, appelés aussi Cananéens, est incertaine tant les mélanges de population ont été nombreux. Byblos a été fondé au néolithique vers 7000 av. J.-C., et des vestiges datant de l'âge du bronze (II^e millénaire av. J.-C.) ont été découverts dans les collines du Chouf, au sud-est de Beyrouth.

Au III^e millénaire environ, les proto-Phéniciens sont présents sur le littoral, peut-être venus d'Arabie du Sud, jusqu'à l'émergence, au I^{er} millénaire, de la Phénicie proprement dite avec une langue, des dieux (Echmoun, Melkart

ou Astarté) et des institutions qui la différencient de ses voisins. Son horizon va s'élargir à toute la Méditerranée.

La Phénicie n'est pas un pays unifié, mais une succession de royaumes indépendants et parfois rivaux, établis sur le littoral, autour d'un port : Tyr, Sidon, Byblos, Tripoli, et Beyrouth au Liban, l'île d'Arouad en Syrie. Ses habitants ne se nomment pas Phéniciens, mais Tyriens, Sidoniens ou Giblites (Byblos). Il s'agit donc de petits territoires séparés installés sur la fertile plaine côtière entre mer et montagne. La plus grande extension de la zone phénicienne a probablement été de l'île d'Arouad (face à Tartous), au nord, jusqu'à Achkalon, au sud.

Commerçants réputés, artisans créatifs, navigateurs intrépides, les Phéniciens s'élancent toujours plus loin sur une Méditerranée alors mal connue et établissent des comptoirs commerciaux dont le plus célèbre est Carthage, fondé par les Tyriens au IX^e siècle. Ils s'installent aussi à Chypre, en Sicile, en Sardaigne, et jusqu'au Maroc et en Espagne. Ils ne cherchent toutefois pas à occuper des territoires, mais essentiellement à implanter des comptoirs, qui deviendront parfois des colonies, depuis lesquels procéder à leurs échanges. Il ne s'agit donc pas d'une population guerrière, à la différence des Grecs. L'activité militaire des Phéniciens est essentiellement liée à l'époque de l'occupation achéménide, lorsqu'au V^e siècle av. J.-C., en raison de leur savoir-faire et de leurs chantiers navals réputés, ils doivent fournir des navires aux Perses pour les guerres contre les Grecs.

Le commerce est une de leurs activités principales. Il s'agit essentiellement d'échanges de marchandises diverses, de métaux, comme le cuivre ou l'or, d'ivoire, de céréales,

d'épices et d'objets artisanaux. Ils pratiquent aussi la pêche des murex qui permet de produire de la pourpre, servant à teindre les étoffes de façon indélébile.

L'âge d'or de la Phénicie indépendante dure peu. Dès le ix^e siècle av. J.-C., l'Empire assyrien s'impose brutalement en Phénicie. Ce sera ensuite Babylone, puis les Perses achéménides. En 332, Alexandre, en s'emparant de Tyr après un long siège, met fin à l'histoire de la Phénicie dont le territoire ne redeviendra indépendant qu'en 1943, après les périodes romaine, byzantine, ottomane et française.

La place de l'héritage phénicien dans le Liban moderne fait l'objet d'un vif débat politique et scientifique : si le territoire libanais est bien le berceau de la civilisation phénicienne, les Libanais du xxi^e siècle sont-ils pour autant les descendants des Phéniciens ? Soutenir cette thèse, c'est signifier que les Libanais ont une identité différente de celle des populations arabes qui l'entourent. Il ne doit donc pas être confondu avec le monde arabe. Ainsi, pour certains chrétiens, en particulier, l'hypothèse phénicienne justifiait, il y a un siècle, la séparation du Liban de la Syrie qu'a opérée la France, et que refusaient les nationalistes arabes. Un auteur important de la culture libanaise, Charles Corm, crée, en 1919, une revue influente mais éphémère, *La Revue phénicienne*, dans laquelle il s'attache notamment à mettre en valeur l'héritage phénicien du Liban pour le distinguer de ses voisins arabes.

Mais que dit la science sur ce point ? Les réponses sont contradictoires. Pour la plupart des spécialistes, il n'est pas possible d'établir un lien entre Phéniciens et Libanais tant les brassages de populations ont été importants et répétés dans cette région depuis l'époque des Assyriens.

Pourtant, l'*American Journal of Human Genetics* a publié en 2017 les résultats d'une recherche de généticiens de l'institut britannique Wellcome Trust Sanger qui ont comparé le séquençage de l'ADN récupéré sur les ossements de 5 personnes vivant au Liban voici 4 000 ans, avec celui de 99 Libanais modernes. Les indices génétiques montrent une continuité démographique dans la région depuis les populations cananéennes de l'âge de Bronze jusqu'à celles d'aujourd'hui, selon l'étude. Ce résultat pourrait relancer le débat, sur une base scientifique désormais et non plus politique.

2

Quelle a été l'importance de Byblos ?

Joyau archéologique d'une immense richesse à une trentaine de kilomètres au nord de Beyrouth, sur un promontoire qui domine la mer, Byblos est un site enchanteur. Il comprend d'innombrables vestiges des civilisations qui s'y sont succédé : Phéniciens, Hyksos, Perses achéménides, Grecs, Romains, croisés.

Cette petite ville, appelée à l'origine Gebal, puis Jbeil, classée au patrimoine de l'humanité depuis 1984, est un des plus anciens lieux de la civilisation. Le site semble avoir été habité dès 7000 av. J.-C. et, au IV^e millénaire, il est déjà un centre religieux et commercial régional. Byblos est mentionné dans la Bible, de même que dans les tablettes d'argile (lettres d'Amarna) d'Égypte et de Mari (Mésopotamie).

Sa renommée est d'abord liée à l'écriture, car la Phénicie¹ participe aux tâtonnements qui donneront naissance à l'alphabet, innovation essentielle vers la simplification et le développement de l'écrit. L'apparition de l'écriture date des environs de 3300 av. J.-C., cependant il s'agit

1. Voir la question 1, « Où était la Phénicie ? », p. 15.

essentiellement de hiéroglyphes ou de signes cunéiformes. Vers 1300, un alphabet d'une trentaine de signes seulement est utilisé à Ougarit, sur la côte syrienne, mais il utilise encore une écriture cunéiforme. L'apport des Phéniciens, et particulièrement de Byblos, sera de simplifier cet alphabet, en le réduisant à 22 signes, uniquement des consonnes, en écriture linéaire. Grâce à cette innovation essentielle dans l'histoire de l'humanité, l'écriture n'est plus réservée aux scribes professionnels. Le cheminement sera long, mais l'alphabet se répand, en Orient comme en Occident. Les Grecs, notamment, s'en emparent, ajoutent des voyelles, et le diffusent dans toute la Méditerranée. Il est à l'origine du nôtre.

Le premier texte complet en alphabet phénicien linéaire a été découvert par Pierre Montet en 1923, sur le sarcophage du roi Ahiram (x^e siècle av. J.-C.), dans la nécropole royale de Byblos, au fond d'un puits creusé dans la roche. C'est ainsi qu'il est devenu l'« alphabet de Byblos ». En dépit d'une inscription sur le sarcophage menaçant de malédiction tout profanateur, la tombe avait été entièrement pillée lorsqu'elle a été découverte.

Sur le site archéologique, au pied d'une forteresse croisée, se trouve l'un des temples les plus renommés de la cité, le « temple aux obélisques » (I^{er} millénaire av. J.-C.), déplacé par l'archéologue Maurice Dunand pour dégager un temple antérieur. Il tient son nom du grand nombre de stèles en forme d'obélisque dégagées dans sa cour centrale. C'est sur ce site qu'ont été découvertes, dans des dépôts d'offrandes votives, un millier de statuettes de bronze, de cuivre ou d'argent, recouvertes de feuille d'or. Ces figurines de guerriers, qui n'ont été trouvées nulle part ailleurs, ont

la tête couverte d'une coiffure conique. Elles sont devenues un symbole national libanais et se trouvent au musée de Beyrouth.

Byblos pratique la pêche, cultive les céréales et la vigne ainsi que les oliviers, mais sa richesse principale provient des immenses ressources de la forêt de cèdres qui couvre la montagne au-dessus de la cité. Très tôt, un commerce florissant s'établit avec l'Égypte, grande utilisatrice de ce bois réputé pour ses temples et ses navires, mais aussi des dérivés de l'arbre : essences, résine, etc. Grâce à cette ressource naturelle, Byblos dispose de chantiers navals très demandés pour la qualité de leur travail et la solidité de leurs navires bien adaptés à la Méditerranée. Cette réputation dure des siècles et, pendant les guerres médiques, l'Empire perse achéménide fait appel à Byblos pour construire ses bâtiments engagés contre les Grecs.

Pendant la période grecque, la ville perd son nom sémitique de Gebal et reçoit celui de Byblos pour indiquer qu'elle est à l'origine de l'écriture et donc du livre. C'est ainsi que le mot « bible » est issu de Byblos en raison du commerce de papyrus importés d'Égypte, qui transitent par cette ville phénicienne avant d'être acheminés vers le monde grec. Peu à peu, les Grecs ont pris l'habitude d'appeler les feuilles de papyrus *byblos*, en référence à leur lieu d'importation, puis de désigner ainsi l'écrit et non plus le support matériel.

Quand les Ottomans ont-ils pris le contrôle du territoire libanais ?

En 1516, le sultan Sélim I^{er} remporte la victoire de Marj Dabek (au nord d'Alep) sur les Mamelouks et ouvre les portes du monde arabe à la domination ottomane. La Syrie d'alors (Liban, Jordanie, Syrie actuelle et Palestine) passe désormais, pour quatre siècles, sous l'autorité de Constantinople qui dirige un vaste empire s'étendant en Europe, en Asie et en Afrique.

Après leur conquête, les Ottomans maintiennent le partage administratif de la montagne libanaise, à l'exemple de leurs prédécesseurs. Le Nord relève du *vilayet* (province) de Tripoli, le centre et le Sud où s'affirme « le gouvernement des Druzes¹ », de celui de Damas. En 1660, à la suite de luttes que la Porte (gouvernement ottoman) doit mener contre les ambitions et les révoltes des émirs druzes de la famille dirigeante des Maan, une nouvelle

1. Voir la question 5, « Quel rôle ont joué les Maan dans la Montagne ? », p. 30.

province, dont le gouverneur réside à Saïda, est créée pour mieux surveiller les Druzes¹ et les maronites² ; elle comprend le Mont-Liban central et méridional et la Palestine septentrionale jusqu'à Haïfa, soit les régions bordant la Méditerranée, qui faisaient jusque-là partie de la province de Damas.

Les gouverneurs ottomans ne tentent pas de contrôler directement un massif montagneux peu accessible et habité par des groupes organisés difficiles à dominer. Conformément à la pratique de l'administration ottomane, ils font appel à des notables locaux pour percevoir le tribut, signe le plus apparent de la sujétion au sultan, mais ce régime d'autonomie limitée n'est toléré qu'à la condition que l'autorité du sultan soit reconnue.

À la tête de la montagne libanaise, le sultan Sélim I^{er} reconnaît la prééminence locale de la grande famille druze des Maan, et ce territoire est alors appelé l'émirat de la Montagne ou l'Émirat druze. Au xvii^e siècle, les Maan sont sans héritier, et la famille Chéhab, sunnite mais qui deviendra en partie maronite, leur succède.

Avec des frontières qui fluctuent en fonction des conquêtes et des rébellions, l'émirat de la Montagne est réparti entre plusieurs provinces de la Syrie ottomane : Tripoli, Damas, Saïda. Au sein d'un empire qui rassemble des populations hétérogènes, il abrite une population diversifiée : le sunnisme, religion officielle, est peu présent dans la Montagne, alors que les minorités sont dominantes,

1. Voir la question 53, « Quelles sont les particularités de la communauté druze ? », p. 204.

2. Voir la question 48, « Comment s'est formée la communauté maronite ? », p. 188.

notamment les maronites et les Druzes qui, par leur coexistence active, vont façonner la société du Mont-Liban.

Sous les Ottomans, la paix règne tant les responsables locaux maintiennent le calme, que le tribut arrive dans les caisses du sultan et que la Montagne peut fournir, en cas de besoin, les hommes d'armes que demande Constantinople.

Les populations sont désormais fixées dans leurs régions : les maronites vivent dans le nord du massif, et les Druzes dans le sud, les uns et les autres en sécurité au sein des montagnes, à l'écart des grandes villes du littoral où s'est installée une communauté sunnite à la faveur de l'arrivée des Mamelouks puis des Ottomans. Les chiites, qui, comme les autres communautés non sunnites, ont été victimes des expéditions dévastatrices des Mamelouks, sont installés en petit nombre dans la montagne du Kesrouan, au-dessus de Byblos, mais surtout, comme aujourd'hui, dans la vallée de la Békaa et, plus au sud, dans le djebel Amil, dans l'arrière-pays de Tyr.

Avec l'arrivée des Ottomans, la Montagne entre dans la période appelée « émirat féodal », qui ne prendra fin qu'en 1842. Au sommet se trouve la maison des Maanides, puis des Chéhab. L'émir s'appuie sur des notables appelés *mouqataaji*, sorte de fermiers généraux assurant la collecte sur la société rurale dont ils ont la responsabilité. Inévitablement, ils constituent peu à peu une caste et leur charge devient dans les faits héréditaire, bien qu'elle doive être renouvelée chaque année. Dans la hiérarchie, viennent ensuite les cheikhs, Druzes ou maronites, dont les familles bénéficient d'un statut social supérieur. Ces titres ne sont toutefois en rien des marques aristocratiques ou de noblesse. Au bas de la hiérarchie féodale se trouvent les paysans.

HISTOIRE

Les Maan choisissent d'installer leur capitale administrative au cœur des montagnes du Chouf, à une vingtaine de kilomètres au sud de Beyrouth, dans une petite ville bâtie à flanc de colline, Deir el-Kamar. L'émir Béchir II Chéhab la quitte au début du XIX^e siècle pour son palais de Beiteddine qu'il a fait construire non loin.

Comment s'est formée l'entité libanaise ?

Le terme géographique « Liban » est récent : avant le XIX^e siècle, cette région n'a aucune définition territoriale précise et le mot n'est pas utilisé. À partir du XVI^e siècle, sous l'Empire ottoman, il y a l'émirat de la Montagne, ou Émirat druze, dont le territoire couvre la montagne libanaise principalement peuplée de Druzes et de maronites, mais ses limites ont évolué au cours de l'histoire. En outre, la région n'est pas unifiée car ses différents districts dépendent des gouverneurs de Tripoli, de Saïda ou de Damas.

La formation du Liban moderne a été un long processus au cours des siècles, marqué par les conquêtes des grands empires de l'Antiquité, par l'arrivée de populations souvent persécutées et par les relations qui s'établirent entre les habitants eux-mêmes. Des communautés aux origines diverses ont progressivement peuplé le Mont-Liban – cœur historique du pays – et ont pris possession du territoire dont elles ont forgé l'identité. Les sunnites, très peu présents dans la Montagne, habiteront essentiellement les villes côtières. Ce n'est qu'en 1920, avec la création du

Grand-Liban, que l'espace occupé aujourd'hui par le pays est pour la première fois unifié en un État.

C'est après la conquête ottomane que, sous l'impulsion de l'émir Fakhreddine II (1590-1635)¹, émerge une entité, alors exclusivement centrée sur la montagne libanaise, bénéficiant d'une autonomie limitée tout en faisant partie de l'empire. Un émir local y exerce son autorité, étendant parfois temporairement sa zone d'influence jusqu'à Damas, la région d'Alep ou la Haute-Galilée.

Au XVII^e siècle, l'émirat de la Montagne acquiert une renommée grâce aux relations de l'émir Fakhreddine avec l'Europe, en particulier l'Italie. L'émirat féodal dure moins de trois siècles et s'effondre en 1842², mais une première esquisse du Liban est désormais tracée, avec un territoire s'étendant entre la Méditerranée et la vallée de la Békaa, une histoire particulière et une population diversifiée mais solidaire.

La situation devient conflictuelle au XIX^e siècle, car l'équilibre entre les communautés maronite et druze qui forment l'ossature de l'émirat est rompu. Les premiers, après une forte poussée démographique, sont devenus fortement majoritaires, y compris dans de nombreux districts druzes. En outre, grâce aux relations nouées avec l'Europe, ils ont atteint un niveau d'instruction et de développement économique supérieur à celui des autres communautés. De leur côté, les Druzes restent très attachés à leurs structures féodales : puissants militairement, ils perdent du terrain politiquement.

1. Voir la question 6, « Qui était l'émir Fakhreddine ? », p. 33.

2. Voir la question 7, « Comment a pris fin l'émirat de la Montagne ? », p. 36.

Frictions et incidents se multiplient dans la Montagne, d'autant que l'émir Béchir II, converti à la foi maronite et allié du pacha d'Égypte Méhémet Ali, s'en prend aux structures de la société druze. La révolte se répand, conduisant les grandes puissances (Angleterre, Autriche, France, Prusse et Russie) à intervenir. La France soutient Béchir I^{er} et l'Égypte, et l'Angleterre, les Druzes.

La Montagne connaît alors des années de troubles graves. En 1842, quand l'émirat s'effondre, elle passe sous administration directe ottomane. Une première solution, imposée par les grandes puissances et l'Empire ottoman, consiste à créer deux régions, les *caïmacamat* (préfectures), l'une dirigée par un *caïmacam* (préfet) maronite, l'autre, par un *caïmacam* druze. Cette division communautaire de la Montagne qui peut paraître satisfaisante sur le principe, se heurte rapidement à l'insoluble problème des districts mixtes situés essentiellement en région druze, où les maronites, majoritaires, n'entendent pas se soumettre à une autorité druze.

Les affrontements se poursuivent donc jusqu'aux massacres de chrétiens de mai à juillet 1860, face à la passivité et parfois la coopération des forces ottomanes¹. Une intervention militaire française de près d'un an est organisée en 1860-1861, et les grandes puissances ainsi que les Ottomans se remettent au travail afin de s'accorder sur un nouveau statut pour la Montagne. En juin 1861, un compromis est adopté et le sultan Abdul-Méjid promulgue un Règlement organique de la Montagne, qui instaure la Moutassarifia².

1. Voir la question 8, « Comment se sont déroulés les massacres de 1860 ? », p. 40.

2. Voir la question 10, « Comment a été créé le Liban moderne ? », p. 48.

HISTOIRE

Ce régime inaugure une longue période de calme, de reconstruction, de développement et d'intense vie culturelle comme le pays n'en a pas connu depuis longtemps. C'est la Grande Guerre qui, en marquant la fin de l'Empire ottoman, acte aussi la fin de la Moutassarifia. L'instauration, en 1920, du mandat français bouleverse les frontières et le Petit-Liban – celui de la Moutassarifia – disparaît pour devenir le Grand-Liban, avec l'adjonction des territoires qui l'entourent de la Méditerranée aux montagnes de l'Anti-Liban.

Quel rôle ont joué les Maan dans la Montagne ?

Pendant la première partie de la présence ottomane (1516-1842), soit la période appelée féodale au Liban, deux grandes familles exercent un rôle prépondérant dans la montagne libanaise : les Maan, druzes, puis les Chéhab, sunnites qui se convertiront pour la plupart au christianisme.

On connaît peu de choses des origines des Maan. Ils seraient venus de Mésopotamie pour s'installer dans la région du Chouf (au sud de Beyrouth) à la période des croisades contre lesquelles ils auraient combattu. C'est ainsi qu'ils seraient devenus des chefs locaux, contrôlant plusieurs villages autour de Deir el-Kamar. Leur prééminence, déjà établie en 1516, semble expliquer que les Ottomans, peu désireux de se lancer dans la conquête militaire d'une région montagneuse difficile d'accès, les aient laissés bénéficier d'une certaine autonomie, tant que l'ordre régnait et que les impôts arrivaient à Constantinople.

Aux ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles, la famille des Maan dirige ainsi ce qui devient l'émirat de la Montagne, ou émirat druze.